

Études littéraires africaines

ABELIN (Philippe), *Le Mythe de la femme indigène, de Baudelaire au xx^e siècle : essai*. Paris : L'Harmattan, 2019, 234 p. – ISBN 978-2-34316-073-3



Rocío Munguía Aguilar

Number 50, 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1076045ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1076045ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Munguía Aguilar, R. (2020). Review of [ABELIN (Philippe), *Le Mythe de la femme indigène, de Baudelaire au xx^e siècle : essai*. Paris : L'Harmattan, 2019, 234 p. – ISBN 978-2-34316-073-3]. *Études littéraires africaines*, (50), 219–220. <https://doi.org/10.7202/1076045ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ABELIN (Philippe), *Le Mythe de la femme indigène, de Baudelaire au xx^e siècle : essai*. Paris : L'Harmattan, 2019, 234 p. – ISBN 978-2-34316-073-3.

Il ne fait pas de doute aujourd'hui que le sujet de la femme, en contexte colonial, suscite un intérêt croissant dans le domaine des sciences sociales, où les questions du genre et des colonisations sont de plus en plus souvent articulées (A. Stoler, 2002 ; A. Gautier, 2010 ; M. Spensky, 2015 ; F. Vergès, 2019...). On ne pouvait donc que se réjouir de la parution d'un ouvrage portant sur le mythe de la femme indigène dans une perspective littéraire. Cette publication était d'autant plus bienvenue qu'elle annonçait un corpus notamment hexagonal, rarement réuni dans cette optique. La déception du lecteur se révèle cependant grande et cela à plusieurs titres. Alors que, dans son introduction, Philippe Abelin prend grand soin de présenter des éléments de définition du mythe – « superstructure d'idées et d'images secrétées par la Société à l'usage de ceux qui la servent » (p. 16) – et les implications sociales et esthétiques qui permettent à celui-ci d'agir sur la sensibilité collective, l'essai lui-même manque cruellement de distance par rapport au mythe qu'il est supposé interroger.

Sous le titre de « Baudelaire ou le mythe poétique de la femme indigène », la première et plus longue des trois parties qui composent le livre s'ouvre sur une esquisse du Paradis baudelairien : « pays d'animisme heureux » (p. 33) « aux couleurs idylliques » (p. 35), il n'est « peuplé que des femmes » (p. 30), dont le poète se serait épris lors de ses séjours dans les îles de l'océan Indien. À partir d'une lecture contrastive des poèmes « À une Malabraise » et « À une Dame créole », Ph. Abelin entend montrer que, par leurs vertus, ces deux femmes incarnent le mythe en tant que matière idéale, leurs portraits « offr[ant] ensemble toutes les palettes de couleur rêvées » (p. 34). Cependant, la reconduction de certains propos essentialistes (le poète dévoilant chez la Dame créole « l'existence de cette *vertu typiquement féminine, la pudeur !* »), voire des interventions maladroites (le « sentiment d'envie » que la hanche de la Malabraise produirait chez la plus belle blanche est jugé « – *compréhensible !* – », p. 31 ; nous soulignons), desservent considérablement son argumentation.

Ces simplifications refont surface lorsque Ph. Abelin rapproche l'imaginaire de Baudelaire et celui que Gauguin a bâti à partir de son expérience tahitienne. Pour ce dernier, selon l'auteur, « [l]a Femme Indigène pouvait dans sa forme placide et sa plastique exsuder une forme de sensualité que l'observateur ressentirait évidemment » (p. 72-73). Dans le décor que Gauguin « veut résolument sauvage, les sauvages auraient l'amabilité de poser pour un peintre » (p. 75), et c'est là que son paradis exotique trouverait toute sa matérialité et la femme indigène toute sa place. Si l'examen du regard occidental que les deux artistes posent sur la femme des îles a le mérite de souligner le caractère narcissique du mythe, forme de libération symbolique, on regrette qu'elle ne désamorce pas les représentations

binaires qu'il implique. Le manque d'outils critiques pour saisir ce fantasme collectif dans sa dimension historique et anthropologique est particulièrement manifeste par la suite, où un corpus romanesque du XX^e siècle est mis à l'étude.

Se livrant à une caractérisation de la femme indigène – belle, fatale, objet et interchangeable –, la deuxième partie dresse le portrait de la femme arabe (p. 121), africaine (p. 122) et asiatique (p. 124), et n'est pas exempte d'ambiguïtés. Des extraits de *Thi-Bâ, fille d'Annam* de Jean d'Esme et des *Asiates* de Jean Hougron amènent en effet l'auteur à constater combien « [l]a Beauté est une arme » par laquelle la femme indigène « appréhende son pouvoir sur l'Homme Blanc » (p. 127, 131). S'il est pertinent de faire remarquer cette « Beauté action » (p. 135), qui jette une lumière sur des rapports de force complexes, il l'est moins d'associer cette démarche à « la nature féminine » (p. 137), sans que ce *topos* soit jamais remis en question. Convoquer les notions d'*agentivité* ou de *corps politique*, chères aux études postcoloniales et de genre, aurait permis de donner de l'épaisseur à une lecture où les raccourcis abondent : « La femme Indigène est Belle, elle est donc dangereuse ; et si elle est dangereuse, c'est donc qu'elle est Fatale » (p. 145). La fatalité de cette femme, pourvue d'une « Beauté Vénérienne » (p. 47), résiderait par ailleurs dans l'infamie jetée sur l'homme blanc « [a]u sein du monde occidental, c'est-à-dire civilisé, à la différence des sociétés coloniales, [où] plus que le corps c'est l'amour-propre [...] qui serait atteint » (p. 148). L'aspect utilitaire de la femme, qui nourrit le mythe d'une sorte « d'anarchie sexuelle » (p. 159), est en outre mentionné, restant toutefois à l'état de constat car faisant fi des enjeux liés à la *colonialité du genre* (M. Lugones, 2008). La quête du statut d'épouse par lequel la femme indigène scellerait son pouvoir de contrainte sur l'homme blanc, tout comme son « *triste retour aux sources* » après son abandon (p. 112 ; l'auteur souligne) sont abordés dans le dernier volet. Considérée comme une pulsion ou un désir aliénant, la recherche de reconnaissance, de la part de la femme, apparaît ainsi dans le mythe comme l'origine de sa déchéance, cet impossible statut la destinant à une médisance certaine.

L'essai se clôt par un épilogue que nous lisons, pour reprendre G. Genette, dans sa fonction *curative* ou *corrective* (1987), en ce qu'il s'intéresse à la « Femme Véritable », revêtue du « lourd carcan » du mythe (p. 221). Ces quelques pages ne suffisent pas toutefois à pallier des développements où la seule distance prise avec des propos ancrés dans la rhétorique coloniale est l'emploi du conditionnel et des points d'exclamation introduits à outrance ; un style qui affaiblit la teneur scientifique du texte, déjà minée par son écart vis-à-vis de certaines normes de rédaction que l'éditeur aurait gagné à surveiller.

Rocío MUNGUÍA AGUILAR